

**LE QUARTIER MARSEILLAIS DE
SAINT-BARNABÉ DANS LE
SOUVENIR D'ANDRÉ ROUSSIN**

Roger KLOTZ

L'écrivain André Roussin, né rue Paradis à Marseille, a passé une bonne partie de son enfance à Saint-Barnabé, une proche banlieue de la cité phocéenne. Dans *La Boîte à couleurs*¹, un recueil de souvenirs où André Roussin parle de son enfance, il évoque ce quartier.

« 1914-1918. Je vivais donc à Saint-Barnabé, 38, boulevard de l'Église. C'était une villa avec un charmant jardin qui me paraissait grand. On accédait à ce jardin par les deux branches d'escalier d'un perron agrémenté d'une belle glycine. Jouxant la villa, une grande serre. Dans le jardin, les arbres ou arbustes aux noms pour moi bizarres : un platane « pyramidal », un « catalpa » et un massif énorme aux odorantes fleurs blanches et aux feuilles vernies appelé *pittosporum*. »

Né en janvier 1911, André Roussin a 3 ans en 1914. Le boulevard de l'Église est l'actuel boulevard Gassendi. La villa du n° 38 est devenue une clinique qu'André Roussin évoque à la fin de *La Boîte à couleurs*. En 2013, c'est une maison de retraite. C'est essentiellement le jardin que l'auteur évoque, peut-être pour mieux souligner le caractère paradisiaque de la petite enfance. « *Les deux branches d'escalier* », qui permettent d'accéder au jardin, semblent justement symboliser cette ascension vers le paradis. Les plantes évoquent l'aspect cyclique de l'évolution de la nature : mort et régénération. Plus particulièrement, l'arbre, véritable symbole de verticalité, semble faire communiquer le souterrain (par ses racines), la surface de la terre (par son tronc) et le ciel (par la cime). André Roussin donne quelques indications sur le jardin de cette villa :

« *Le jardin de Saint-Barnabé comportait essentiellement une prairie centrale entourée d'arbres et d'arbustes ; eux-mêmes étaient cerclés d'une allée qui partait de la terrasse et y aboutissait. Cette piste sans gravier fut idéale pour de multiples circuits chronométrés où avec mon frère nous mesurions nos vitesses respectives sans aucune indulgence l'un pour l'autre, il va sans dire.* »

Jean Chevalier et Alain Gheerbrant montrent, dans leur *Dictionnaire des symboles*, que le jeu est un symbole de lutte ; il s'agit ici d'une sorte de lutte contre soi-même (contre sa peur, sa faiblesse, ses doutes), d'un certain besoin de compétition. Il y a toujours dans le jeu la recherche d'une victoire. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent : « *Combat, hasard, simulacre ou vertige, le jeu est à lui seul un univers, dans lequel il convient, avec chances et risques, de trouver sa place.* » Le jardin est donc le lieu qui permet à André Roussin et à son frère d'affirmer leur personnalité.

André Roussin présente Saint-Barnabé comme « son village » : « *J'ai vécu à Marseille jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, mais de trois à dix-huit à Saint-Barnabé. Marseille pour moi, c'est avant tout Saint-Barnabé, mon village. Un vrai village avec sa poste, son coiffeur, son menuisier, son épicier, sa place de l'Église où les vieux venaient se chauffer au soleil, sitôt tombées les feuilles des grands platanes.* » *L'épicerie et la menuiserie étaient le plus près de chez nous, sur le boulevard de l'Église. Comme par hasard, l'épicière s'appelait Mme Ventre, et cela me faisait toujours rire quand Adèle m'entraînait pour les provisions : « Viens, on va chez Ventre acheter de quoi manger. » J'en avais pour un bon moment de jeux de mots enfantins.* »

Le village semble un peu avoir un aspect protecteur et nourricier, en quelque sorte maternel. Le nom de l'épicière, Madame Ventre, semble prolonger cette image de la mère ; il est symptomatique que ce soit elle qui fournisse de quoi manger. Si la remarque d'Adèle apparaît comme une source de jeux de mots enfantins, c'est peut-être parce qu'André Roussin trouve dans la vie quotidienne une source de comique.

Une cinquantaine d'années plus tard (peut-être aux alentours des années 1968), il est retourné à Saint-Barnabé :

¹ André Roussin, *La Boîte à couleurs*, Paris, Albin Michel, 1974.

« Sous les platanes de la place, je marchai de long en large comme un amoureux avant de sonner à son premier rendez-vous. Celui que j'avais pris me donnait le trac. Je jetai enfin ma dernière cigarette et j'avançai, la gorge serrée ». Au numéro 38 du boulevard de l'Église, aujourd'hui boulevard Gassendi, je sonnai à la porte d'une clinique. C'était notre ancienne maison. On m'introduisit dans le petit « fumoir » où la foudre avait passé si près de moi. C'était un bureau peint au ripolin blanc, mais sa porte s'ouvrait toujours sur le perron où la glycine, éternelle veuve, pleurait encore. J'expliquai à la directrice que toute mon enfance était dans ces murs et dans le parfum de cette glycine et que je voulais seulement l'autorisation de descendre un instant dans le jardin. Le pittosporum, le platane pyramidal... Le temps les avait rapprochés l'un de l'autre. Mon grand jardin était devenu un petit jardin. La serre et la rocaille étaient devenues buanderie... Je pris l'allée de droite d'où j'étais un jeudi parti à bicyclette pour croiser Coco à toute vitesse à l'autre extrémité de la boucle. C'était mon arbre que je voulais revoir... Un bourrelet d'écorce noircie marquait encore la vieille blessure faite par mon guidon de bicyclette. Cinquante années ne l'avaient pas effacée. Je ne pus m'empêcher d'y poser mes doigts. Il me semblait en effet que ce jardin, ces deux enfants tombant de leurs vélos, cet arbre écorché, j'en avais lu l'histoire. Je me trouvais devant cet arbre comme j'aurais pu l'être devant la cabane de Robinson Crusoë. La vérité doutait d'elle-même tant le rêve des années la rejetait dans un passé légendaire. »

André Roussin est ici à la recherche des traces de son enfance. Ce sentimental a peut-être trouvé dans la comédie un refuge : *Am Stram Gram*, *La Petite Hutte* et *Bobosse* ont peut-être été, pour l'écrivain, un moyen de cacher son caractère profond : André Roussin se hâte de rire de certains problèmes contemporains pour ne pas rechercher, avec émotion, sa petite enfance.